

Atelier d'écriture du Collège Rousseau

du 17 au 21 octobre 2022

à la Maison Rousseau et Littérature  
(MRL)

## Activité liée à la participation au spectacle *West Side Story* au Victoria Hall

Les auteur.e.s et enseignant.e.s qui ont accompagné les élèves pendant cette semaine :

Eric Bulliard – Jérémie Gindre – Anne-Sophie Subilia

Claude Antonioli – Vincent Chazaud – Martina Diaz – Ludivine Jaquier – Thierry Moynier –  
Marielle Roulin – Cécile Taroli

Nous remercions la MRL pour son accueil et Madame Leutwyler, directrice, pour le soutien accordé à ce projet.

## La Porte d'entrée

*Max Sfredo*

Contexte : L'histoire se passe bien après les événements de *West Side Story*. Maria va visiter son ancien appartement avant qu'il ne soit démoli. Elle n'y est pas retournée depuis qu'elle avait vingt-sept ans, elle en a maintenant une cinquantaine.

Auparavant, la porte d'entrée avait été d'un rouge carmin intense, elle accueillait les familles et leurs amis à bras ouverts dans un espace chaleureux qui débordait d'amour. Les murs, aussi fins que les journaux que lisaient les grands-pères, racontaient tous les secrets des voisins. Le chauffage s'arrêtait sans cesse et, malgré les efforts de tous les voisins, refusait d'être réparé. Certaines fenêtres avaient été remplacées par des planches qui sifflaient gentiment lorsque le vent dansait. Pourtant, ces défauts et ces complications n'empêchaient pas l'immeuble d'abriter une grande famille. Les murs, comme les bras d'une mère protectrice, enlaçaient ses habitants, tissant des liens forts entre eux.

Aujourd'hui, cette même porte avait perdu sa splendeur. On l'avait ouverte tant de fois que le doré de la poignée laissait place à un gris verdâtre. La porte elle-même était recouverte de graffitis et de planches en bois clouées par-dessus les multiples fissures. La couleur, autrefois si forte, était brune et froide. Au centre, la peinture avait été entièrement effacée par les centaines de mains qui l'avaient poussée toutes ces années.

Elle ouvrit timidement la porte, qui se détacha presque de ses gonds. L'air glacial du hall lui heurta le visage. Après quelques secondes, elle fit un pas en avant. Le lourd claquement derrière elle résonna dans l'espace vide. L'écho laissa ensuite place à un silence assourdissant. Une sensation d'inconfort enveloppa Maria et elle se mit à frissonner. Certes, c'était une rude journée d'hiver, mais le froid n'était pas à l'origine de ce tremblement. Le calme inhabituel qui régnait pesait comme un lourd manteau. L'ambiance inhabituelle, presque hantée, était étouffante. Maria sentait comme les fantômes des habitants, tous partis, loin de cet immeuble qui les avait une fois abrités, nourris et rassurés.

Une fois ses yeux ajustés à la lumière, elle regarda autour d'elle.

Le carrelage avait disparu sous une épaisse couche de poussière. Maria souleva un de ses pieds et contempla le carreau beige. Elle passa délicatement sa botte sur le sol, faisant apparaître d'autres carreaux, tous de la même couleur fade. Elle n'était pas retournée dans ce quartier depuis qu'elle l'avait quitté, vingt ans auparavant. Détachant son regard du sol, elle contempla le reste du hall. Les murs, comme la porte, étaient recouverts de tags, des déclarations d'amour à des insultes racistes. Toutefois, cela ne choqua pas Maria. De toutes ses années vécues aux États-Unis, elle avait appris à filtrer les insultes de la part des idiots. La peinture bleu clair tournait au gris, écaillée par l'accumulation d'humidité. À certains endroits, elle formait un tas sur le sol, laissant le mur en béton dénudé. Il n'y avait qu'une seule porte au rez-de-chaussée, elle était en fer et menait à la salle où se trouvait le chauffage et tous les équipements électriques. La rouille recouvrait presque entièrement le vieux métal, seules quelques taches grises apparaissaient sous la couche orange. Maria s'en approcha et songea à l'ouvrir. Le grincement épouvantable qui se fit entendre lorsqu'elle poussa légèrement la poignée lui fit immédiatement changer d'avis. La porte avait toujours été lourde, elle s'en rappelait.

- Maria! Maria! Viens nous aider! »

Paniquée, la jeune femme descend les escaliers en vitesse. Elle porte sa vieille robe bleue, usée sur les manches, avec des boutons manquants. Son tablier est couvert de farine, tout comme ses joues. Son chignon fait à la « va vite » laisse échapper quelques mèches rebelles qui se collent à son cou humide de transpiration. Mais tout cela n'est pas assez pour masquer la beauté de Maria. Ses yeux bruns profonds scintillent, son visage crispé par la frustration reste harmonieux.

- Luigi ! s'écrie-t-elle, essoufflée. Tu ne peux pas continuer à m'appeler en panique alors que ce n'est pas une situation dangereuse. Tu connais l'histoire du petit qui criait « Au feu »? Il s'amusait à appeler les secours et à dire à tout-le-monde qu'il fallait fuir car il y avait le feu, mais ce n'était jamais vrai. Et un jour il -

Le garçon l'interrompt :

- Oui je sais, ils ont tous brûlé et ils sont morts. Aide-nous à ouvrir la porte, on va se cacher dans la grotte secrète et faire peur à *tio* Pablo. »

Luigi et sa sœur sourient de leur visage angélique, laissant apparaître les trous entre leurs dents de lait. Sont-elles tombées naturellement, ou les deux se sont-ils pris un mur ? Malgré leur tendre visage, Luigi et Gloria ne peuvent pas rester tranquilles plus de trois minutes.

- Vous en avez pas marre de vos idées idiotes ? Non, je ne vais pas vous aider à ouvrir la porte, vous n'allez pas vous cacher dans la chaufferie, c'est dangereux. Premièrement, vous pourriez abîmer l'équipement, qui est déjà en piteux état. Mais surtout, si *tio* Pablo ne vient pas et que vous restez coincé jusqu'à Noël prochain, ce sera de ma faute.

Maria met ses mains sur ses hanches et secoue la tête, rapprochant son visage de celui des deux enfants qui se mettent à rigoler. Elle ne peut se retenir de sourire.

- Allez, Maria ! Allez, Maria ! crie Gloria tout en courant autour de la jeune femme.

- Non, insiste Maria. Montez avec moi, on va faire un gâteau pour l'anniversaire de Rosita.

Sautillant, les enfants montent les escaliers quatre-à-quatre.

Maria commença à monter prudemment les escaliers. La rambarde semblait être un piège à échardes, alors elle s'abstint de poser ses mains dessus, malgré l'instabilité des marches. Chacun de ses pas résonnait. L'immeuble comptait trois étages et n'avait pas d'ascenseur. À l'époque, la montée était facile, surtout pour les plus jeunes. Aujourd'hui, il fallait éviter les débris de béton éparpillés, les trous dans les marches et les bouts de verre cassé. Plongée dans l'obscurité, Maria arriva difficilement au deuxième étage. Là, elle s'arrêta et reprit son souffle. Le couloir ne changeait pas beaucoup du rez-de-chaussée : graffitis, peinture craquelée et carreaux recouverts de poussière. La fenêtre au fond du couloir était barricadée par des planches en bois striées de fissures qui laissaient passer les fins rayons de soleil hivernal. La lumière éclairait les débris qui recouvraient le carrelage. Le regard de Maria se posa sur la porte de son appartement. Elle s'en approcha et poussa la poignée rouillée. Lorsqu'elle l'effleurait, le vernis desséché se détachait. Le bois, rongé par les termites, craquait au moindre mouvement. Après une grande inspiration, Maria entra. Elle sentit les larmes lui piquer les yeux lorsqu'elle vit

l'état de la salle. Les murs étaient détruits, des bouteilles de bière et d'alcool recouvraient le plancher. Chaque coin était couvert de taches d'urine. Le cœur serré, Maria se précipita vers le balcon. La porte en verre qui y menait avait été détachée de ses gonds et brisée. Appuyée sur la rambarde du balcon, elle regarda la ruelle en-dessous d'elle. Elle sourit, nostalgique ... elle aurait presque pu imaginer Tony apparaître de derrière le coin de la rue.

- Descends, Maria, rien qu'une minute. Je te promets qu'il ne nous arrivera rien.

Tony regarde la jeune femme, éperdument amoureux, sa voix remplie de promesses intenable.

- Ça n'en vaut pas la peine, répond-elle silencieusement. Une minute n'est pas assez.

- Alors pour toujours, rejoins-moi. Partons loin!

Jamais Maria n'a vu un garçon comme Tony. Ses yeux bleus l'hypnotisant, elle s'y perd. Elle voulait que Tony la prenne dans ses bras et ne la lâche jamais, disparaître dans la sécurité de son étreinte. Son visage est doux, pas comme ceux des autres Jets, qui ont les traits durs, le regard emplis de haine.

- Tony, tu ne peux pas rester ici. Si mon père te voit... Pars, je t'en supplie.

- Je me fiche de ton père, je ne vois que toi.

Pendant un instant, les amoureux se laissent rêver d'une vie meilleure, une vie où ils peuvent s'aimer sans danger, sans pauvreté, où les deux peuvent s'embrasser sans peur...

- Je t'aime, chuchote Maria,

- Je t'aime aussi, répond Tony plein d'espoir.

- Alors si tu m'aimes, rentre! Retourne chez toi, je ne peux pas te perdre.

Pendant un instant, Maria se laissa prendre par les souvenirs, perdue dans ses pensées. Puis, elle se retourna et observa la pièce qui avait, une fois, été son salon. Recouvert de déchets, de pourriture, l'espace était passé de vivant, jovial et chaleureux, à vide et cadavérique. Un des coins attira Maria, car c'était là que s'était tenue l'étagère habillée de portraits, de peintures et de photos occasionnelles. C'était là, aussi, que les parents de Maria avaient installé un recueil de souvenirs de Bernardo, leur fils aîné.

Bernardo est mort.

La voix de Chino sonne dans l'appartement.

La minute qui suit semble durer des heures. Le père de Maria, assis dans son fauteuil, prend sa tête dans ses mains. Sa mère s'agrippe à la table pour ne pas s'évanouir. Anita s'écroule par terre, la main sur sa bouche, trop sonnée pour pleurer. Maria, elle, reste debout, au centre de la pièce, les jambes chancelantes. Ses poumons semblent se retourner, le petit salon se referme sur elle, ses habits l'étranglent, elle manque de souffle et s'évanouit.

Au-dessus d'elle, trois paires d'yeux l'observent : ceux d'Anita, rouges et gonflés, ceux de sa mère inquiète, les sourcils tremblotant, et ceux de son père, vides d'émotion, mais remplis de larmes.

- *Mi querido*, viens là, dit sa mère.

Elle aide sa fille à se relever et la prend dans ses bras. Maria regarde Anita, épuisée, brisée. Les deux se tiennent la main. Le silence lourd ne fait qu'accentuer le bruit des sanglots interminables de Maria. Enfin, après deux verres d'eau et un immense effort, elle réussit à se calmer.

Maria fit le tour de la pièce, elle se rappelait de l'emplacement de chaque meuble qu'il y avait par le passé. Le canapé gris, le fauteuil rouge de son père, la table à manger, qui était beaucoup trop petite. « C'est pour nous rapprocher », disait sa mère, mais tous savaient que la famille ne pouvait se permettre d'en acheter une de taille adéquate. Maria longea le couloir qui menait vers les chambres à coucher. Il y en avait deux : une qui avait été pour ses parents, une pour Maria et son frère. Elle se rendit dans la seconde. Étrangement, elle n'avait pas été sujette à autant de dégâts que le reste de l'appartement. Elle demeurait vide, le papier peint à fleurs était déchiré, décoloré. Le sol sale craquait sous les pas de Maria, qui retenait sa respiration, comme s'il suffisait d'un souffle pour que la chambre s'effondre. Elle longea le mur, passant sa main sur les petites fleurs fanées. Enfin, comme si elle s'en était empêchée tout au long de sa visite, elle s'écroula par terre et fondit en larmes.

- Maria, *cariña*, tu dois sortir, ça fait deux jours qu'on ne te vois plus, dit son père en entrouvrant la porte.

La jeune fille se retourne dans son lit de façon à ce qu'elle regarde le mur et remonte sa couverture pour cacher son visage. Son père soupire.

- Anita est dans le salon, je lui dis de venir te voir ? demande-t-il.

Maria ne répond pas. La porte se referme et elle entend les pas de son père s'éloigner, puis les pas plus délicats d'Anita s'approcher de la chambre. La porte s'ouvre, laissant entrer un filet de lumière, puis se referme doucement. Sans dire un mot, Anita s'assied sur le lit de son amie et lui prend la main. Elles restent ainsi pendant un moment, puis Maria prend la parole.

-Je ne sais pas si je vais réussir à revivre après sa mort.

Anita réfléchit pendant un instant.

- Vous aviez un amour très fort, l'un pour l'autre. Tony nous a quittés dans tes bras, il est parti en paix. Je pense que c'est important que tu le saches. Ce sera difficile, mais sache que Tony t'aime toujours, depuis là-haut. Il gardera à jamais un œil protecteur sur toi, l'amour de sa vie, et il veut que tu sois heureuse. Tu es forte, tu vas apprendre à revivre, tu vas te recréer.

- Je ne peux pas être heureuse.

- Non, tu ne pourras pas l'être tout de suite. Pour l'instant, fais-le pour lui. Tu verras que ça deviendra plus facile plus tu avanceras. Un jour tu pourras vivre heureuse. Tony nous a quittés dans tes bras, il est parti en paix. Rappelle-toi de cela.

Maria posa sa tête sur ses genoux. Elle aurait pu se cacher dans cette chambre et partir avec l'immeuble, se fondre dans les murs et rejoindre son amant. Mais ce n'était pas elle qui devait rester ici ; c'était sa souffrance. C'était ici que devaient rester ces souvenirs douloureux, cette tristesse. Alors elle se leva. Elle traversa l'appartement fantôme, regarda le balcon vide, descendit les escaliers penchés, passa devant la porte métallique et s'arrêta devant la sortie. Elle murmura ses derniers adieux à son adolescence, à sa famille, à toutes ses rencontres et surtout, à son premier amour. L'esprit léger et le cœur ouvert, elle sortit et ferma la porte.

## Table des matières

La Clé de la solitude, *Diane Shala, Raphaël Singy*

Les Flammes du Victoria Hall, *Eline Abdoulaye et Esperanza Mendez*

La Pièce, *Yorick Moesching, Elia Rudaz et Joséphine Suda*

La Porte d'entrée, *Max Sfreddo*

Portes et Portails, *Dea Colic et Barbara Costa*

Série d'événements dans la vie d'un artiste, *Léo Arpin*

Les Surdoués : Le saboteur, *Diane Mbonabucya*

Trahison et Opposition, *Midoari Vijay Anand et Luna Sardinias*

Le Train, *Clara Fender, Valentin Jan, Constantin von Bredow*